

riot et Cassiopée tournaient inlassablement au-dessus de nos têtes. La nuit était musicale, et toute bruisante l'ombre autour de nous.

Il me racontait le monde et construisait l'avenir. Il me conviait par ses paroles et ses silences à l'acclamation des germes qui nous enveloppaient. C'était le chant panthéiste de sa jeunesse qui tressaillait en lui et qui me transmettait par delà les décennies le message des jeunes naturalistes qui avaient eu vingt ans bien avant ma naissance.

Longtemps j'ai cru laminée la spontanéité de ces souvenirs et bien improbable la résurgence de leur vraie résonance. Et cependant, alors que je rédigeais ces quelques pages, je les ai retrouvés parfois ces instants perdus, en de saisissants éclairs, tout neufs en moi, et comme présents.

Vous qui m'avez convié ce soir à parler de mon père, soyez mille fois remerciés de m'avoir donné ces inappréciables moments de bonheur.

Jean-Claude Le Blond-Zola



## LA VIE MYSTIQUE DE SAINT-GEORGES DE BOUHELIER

Il nous est arrivé d'être attendris par la bonhomie ou la misère touchante et désintéressée de poètes qui, à la fortune du pot, nous font savourer de beaux quatrains, de somptueux alexandrins tombés là, comme le "vilain petit canard" du conte d'Andersen.

Saint-Georges de Bouhéliel est un vrai grand, son art est à la mesure de sa pensée. Classé "poète mineur" par paresse de la critique qui n'aime à connaître que ce qu'elle sait, par orgueil qui la fait se détourner toujours de ce qu'elle a dédaigné un temps.

La critique n'est pas seule en cause, il y a de la faute de Bouhéliel lui-même, ou de sa nature de poète qui est aussi un vice au regard du monde. La gloire l'a courtisé, il n'a pas fait un geste, n'a pas compris qu'il avait un béguin. Il n'a pas voulu se prêter aux sordides manigances du monde des lettres. Seul, son travail l'accaparait. Il ne soupçonna jamais que dans ce milieu, souvent mal famé, existait une règle du jeu. Il y avait des gens à ménager, des égards à prendre, des oeillades

à faire. La "Basse-cour d'Apollon" (1) est peuplée de faisans domestiqués, de coqs dressés sur leurs ergots s'affrontant à de roués paons. Ces hommes de cour ont leur protocole, leur préséance, leur comptoir de change, tant pis pour l'insouciant qui n'en a cure, un beau jour il se retrouve seul et démuné.

Bouhélier, c'est comme une histoire qu'on raconte. On ne peut y croire tout à fait. Qu'un écrivain vanté écrive pour son plaisir des chefs-d'oeuvre, et qu'avaricieusement il garde pour lui ses trésors manuscrits, et que la postérité n'en sache rien, quoi de plus normal. Mais qu'un Bouhélier fondateur de revue, d'école, bon écrivain et subtil poète coule avec le temps dans l'inconnu, ça n'est pas possible.

Le Naturisme n'a pas existé. Bouhélier ne fut qu'en songe. Bouhélier ne fut qu'un héros mythique. Cette histoire qui ne fut qu'un rêve, nous pouvons vous la raconter. Elle n'aurait pu se produire dans une cité évoluée, amie des arts, des lettres, éprise de pensée constructive.

Ainsi brille l'esprit de Saint-Georges de Bouhélier au cours d'une vie longue - remplie de pages soignées difficilement publiées sans grand profit pour lui - comme ces parures trop riches, trop lourdes de gemmes, dont les éclats multicolores empêchent de les voir en plein soleil. Leur prix élevé interdit à quiconque de les pouvoir acquérir en bloc, elles sont la proie des fourgues qui les dépècent, et chacun s'en prend, qui un lot de brillants, qui une topaze, qui une émeraude, un rubis, qui s'en fait un lingot de la monture passée à la fonte. C'est pitié de la pouvoir considérer dans le plan audacieux du primitif joaillier trop ambitieux, perdu dans son onirique vision, ne songeant pas dans son rêve éveillé à qui pourrait l'avoir en son tout.

---

(1) Titre d'Adolphe Retté

C'est aussi la navrante histoire du songeur Bouhélier. Il dépassait sa génération d'une tête. Incompris, nul ne peut se vanter de l'avoir été plus parfaitement que lui. Ce qui eût pu apparaître normal pour un poète sibyllin, pour un métaphysicien abscons, dont la lecture nécessite le grec su à livre ouvert, est tout à fait surprenant pour un poète qui écrit dans la limpidité d'un Despréaux, qui moralise avec la sagesse des nations, philosophe avec la netteté mosaïque, qui peint sur le motif et prône l'exemple naturel.

L'explication, outre le vice de naissance poétique déjà signalé, ne peut être que dans l'oeuvre trop bien posée, trop équilibrée, trop globale pour être digérée par des estomacs ordinaires; sa doctrine ne pouvant être caricaturée par un slogan publicitaire. Une seule face triangulaire portée à la fois à la connaissance du commun, il n'en peut voir l'architecture pyramidale.

Vit-on en lui un Cassandre? Les hommes dont le génie dérange sont à bon droit de légitime défense, honnis, vilipendés, rejetés aux ténèbres extérieures. Ils réprouvent les turpitudes du monde, mettent à nu ces beautés honteuses, on les trouve odieux, impudiques, tôt ou tard, on leur jette sur les épaules la chape de plomb du silence.

Pas le moins du monde, Bouhélier appelait les humbles à réaliser le bonheur d'être. Il n'était pas un trouble fête. Il fut reconnu par les hommes de sa génération et par les critiques. Il eut un succès d'intérêt, rien n'y fit, un arrêt d'en-haut le condamna à la médiocrité. Aucun mythe ne vint porter sa couronne de lauriers sur son buste désert. Il avait tout pour lui - tout pour être heureux comme on dit de ceux qui ne le sont pas - un nom à faire florès, un talent certain, une idée maîtresse forte, de la hauteur d'esprit, des trouvailles à revendre, rien n'y fit; les dieux qu'il chantait

avec délectation le condamnaient à l'obscurité et à la misère.

La déesse de l'Art est aussi imprévue que la fortune, elle va aussi les yeux bandés. Qu'un petit chroniqueur de gazette ponde deux lignes qui mettent en émoi les amateurs de bons mots rosses, qu'un confrère vert de jalousie l'insulte, c'est la gloire. Oh! certes, une petite gloire qui ne franchit pas d'un coup de jarret les barrières, c'est encore trop, beaucoup trop. Qu'un pur artiste se meure d'amour vrai pour elle, elle n'en a cure.



Bouhéliier, c'est déjà l'histoire d'une amitié.

Deux jeunes garçons, à peine âgés de dix ans se trouvent être condisciples dans un lycée de Versailles. L'un est déjà ancien de quelques mois, déjà intégré à la vie commune. L'autre, "d'aspect pensif et éveillé", "restait dans la cour, à l'écart, nul ne faisait attention au nouveau". Le premier se souvient des années après :

"Je m'avançai vers lui, et, lui ayant souhaité la bienvenue, d'un geste spontané, je le pris par la main pour le conduire vers la troupe turbulente de mes camarades et le convier à se mêler à nos jeux".

A peine transposé dix ans plus tard, le même le conduira "par la main" dans la troupe turbulente des poètes et le conviera à se mêler à leurs jeux floraux. En ce mentor vous reconnaissez Maurice Le Blond, "dès ce jour lointain, dit-il, le destin nous avait associé". Il nous est impossible de séparer ces destins d'élites. Bouhéliier avait l'étoffe d'un fondateur de religion, celle qu'il gesta n'eut qu'un grand prêtre et quelques adeptes peu convaincus, que quelques écrivains qui, pour un temps se crurent la vocation et furent ses disciples.

Le Grand Maître fut éberlué à la lueur du buisson ardent, mais descendu de l'Horeb, il ne sut pas parler au peuple qui ne comprenait rien aux tables de la loi. Ce Moïse s'appelait aussi Bouhéliier, il eut son Aaron, Maurice Le Blond. Il lui était douloureux de descendre de sa montagne, il promenait sur le monde des yeux étonnés. Pourtant, rien dans son éducation ne le prédisposait à une mission prophétique. Son nom est saint par inadvertance.

Un typographe distraît ou inventif modifia - doigt de la Providence - Stanislas-Georges (abréviation St-Georges) en Saint-Georges. Orienté vers le sacré malgré lui, Stanislas - sanctifié par une coquille - demeura Saint-Georges pour les lettres. Le poète ne put se résoudre à retourner à cette dissonance, incasable dans l'alexandrin et conserva pieusement ce signe divin, les trois pieds de Saint-Georges.

Son père n'en fut qu'à moitié ravi; républicain farouche, ennemi de tout ordre religieux et aristocratique, Edmond Lepelletier de Bouhéliier, ne voulut être que le citoyen Lepelletier. Ce n'est pas la moindre des dissensions entre le père et le fils que ce combat pour la particule. Ce père voulut gommer tout signe de noblesse jusque dans la mémoire de sa descendance :

"J'ai longtemps ignoré l'origine de ma famille, nous confie avec amertume Saint-Georges. Enfant, je ne portais qu'un nom : celui de Lepelletier sous lequel mon père s'était fait connaître. Ce n'était qu'un sobriquet. Il n'avait aucun droit à signer de ce nom et moi pas davantage à le revendiquer. Toutefois, je n'en savais rien" (2).

Les recherches des racines de sa famille le portent en Franche-Comté :

"Le département du Doubs est peuplé de leurs descendants. La plupart sont des artisans, ou

---

(2) Printemps d'une génération.

bien des terriens. Quelques uns sont prêtres. Des femmes sont "Petites-Soeurs des Pauvres". Voilà sa vraie patrie, sa vraie paternité, d'où lui vint la chaleur de son sang, son amour spirituel des humbles tâches de la vie. Son père n'est qu'un transfuge, un égaré dans une prestigieuse lignée, une tache sur un blason, une branche tombée de l'arbre. Cette découverte creusa un peu plus, s'il était possible, le fossé entre les deux hommes.

Bouhéliier trouva un frère en ce jeune condisciple qui avait été frappé de l'intelligence de son jeune ami, intelligence qui avait toutes les peines du monde à se mouler dans l'enseignement qu'on leur prodiguait. Il n'était pas brillant dans ses études. Maurice Le Blond nous signale que le seul prix qu'il pu décrocher fut le prix de gymnastique (3).

Bouhéliier n'était pas un "intellectuel", les roueries de la "Rhétorique" le laissait de glace, les mathématiques et l'algèbre déployaient en vain leurs hiéroglyphes sous ses yeux lointains. Bouhéliier était un homme simple et ce sont eux que Dieu appelle pour le Grand Œuvre. Lui, qui n'avait pas un rudiment de catéchisme, pas un embryon de théologie, se vit soudain ébloui par la communion universelle. C'est le terme qu'il nous faut employer, éblouissement, vision suppose un objet vu, mais c'est l'amour, le lien entre les êtres et les choses que Bouhéliier voit en un éclair aveuglant. Il en pleurerait de voir les hommes qui ne savent pas voir la beauté, qui ne savent pas jouir de leur bonheur :

"Il faut vivre ébloui, parce qu'une petite fleur d'or regarde, parce qu'une petite pluie ébruite le bruissement des tuiles, parce qu'au loin, l'étoile nous semble attentive, à cause, enfin, de la Beauté et de la Mort".

---

(3) Le cas n'est pas unique dans les lettres: par exemple Sacha Guitry.

Bouhéliier n'entre pas dans "une" religion, il vit la religion. La religion n'est pas une discipline qu'on applique, la religion ce sont les noces de la matière et de l'esprit.

La loi des correspondances que les Symbolistes, suivant le ténébreux Baudelaire, appliquèrent aux arts dans leur parenté, Bouhéliier l'étend à tout l'univers, les arts ne sont que l'EXPRESSION de l'harmonie universelle.

Elle ouvre en lui les portes du "Cantique des Cantiques" qui sait en des mots amoureux, par des tendresses humaines exprimer l'amour de Dieu. N'en est-ce pas la voix ?

"Quoi! vous êtes venue au-devant de l'Amour.  
Et pour me voir, ô vous qui me saviez au loin,  
Vous délaissâtes l'ombre et la paix du jardin.  
Vous êtes belle et vous attendiez mon retour!"

Elle l'entend qui parle au zéphir des montagnes.  
L'allégresse en son coeur met d'éternelles flammes!  
-Quel est celui qui vient par le doux chemin calme  
A l'heure où traîne encor l'ombrage des grands arbres?

"Quoi! ce dieu, près de qui la terre s'extasie,  
C'est donc vous, ô mon Bien-Aimé inaltérable!

(Louange de l'Epoux)

Ce même chant que l'amour humain confond avec l'amour de Dieu, le poète le sent tressaillir dans la moisson, ce n'est pas en vain qu'un Dieu fait homme transsubstantie son corps sous l'espèce du pain. L'Aube sur les moissons est cette Aube spirituelle d'un soleil de Gloire qui s'élève de l'horizon, et la Moisson la fournée des saints recueillis en gerbe par les choeurs archangéliques.

Sur l'océan des blés, voguent les chariots blonds,  
Qui fendent le grand flot magnifique et fleuri;  
Comme de lourds vaisseaux chargés de cargaisons,  
De menthes, de foins bleus, de genêts et d'épis.

Des grottes de l'azur sort la sauvage aurore,  
Ardente et qu'environne un blanc vol de colombes.  
Ses pieds légers frôlent les eaux. Du haut des monts  
S'écroulent des torrents qui battent les chariots  
De leurs vagues dorées ravageant le rivage.

O mer immense, et pur sillage aux flots sonores  
Des blés blancs amoureux de l'éternelle aurore  
Qui se lève à l'Orient des sourires, parmi  
Le prestige ondoyant des écumes sans bruit!

L'Aube des Moissons  
(Extrait d'Eglé)

Il n'y a pas de "théorie" chez lui, son cœur s'ouvre forcé par la nécessité divine : "Si je sors vers la prairie d'or, si je m'arrête à la claire métairie, si j'écris, si je chante, il n'est rien que Dieu n'ait nécessité. Ah! laissez-le donc agir, ne vous interposez pas".

Après cette parole inspirée, il explique ce qu'il entend par Dieu. "Ce terme, dans mon esprit ne vaut que comme métaphore". Dieu est pour lui, l'harmonie universelle, c'est le Beau par excellence. Toujours est-il que le cri est poussé. Contredisant la parole : ne vous interposez pas, il interpose une explication écrite à froid qui ne parvient pas à étouffer la braise.

Des confidences, il en fit à plusieurs reprises (4), il n'était pas mystérieux pour ses tourments d'âme. Nous pouvons le suivre facilement dans la genèse de sa pensée et de son art. qui s'écrivent en trois périodes : I. Avant le contact du divin; II. La vision; III. L'exégèse de sa vision.

Avant, il éprouvait le tourment que notre temps connaît bien : le désir confus d'une alliance avec l'invisible, d'une certitude morale, exprimé par le romantique qui ignore son mal :

---

(4) Entre autres, Numéro de La Plume; Printemps d'une génération et La Vie de grandeur.

"Pour moi, j'étais en proie au mal le plus cruel. L'harmonie du monde m'échappait. J'y cherchais Dieu, parce qu'en moi persista toujours le goût âcre et vivace de la beauté dont l'idée de Dieu demeure l'expression. Lamartine, je crois, souffrit du même mal.

"Une grande mélancolie se fit dans ma pensée. Je suis né avec la passion de la Beauté. Partout je réclame des héros; à chaque homme je demande une apparence de grâce; avec un vif désir d'amour, longtemps je demeurai insatisfait, l'âme altérée, car personne ne m'en inspira".

Déjà, il entrevoyait l'origine du Mal irréversible, le seul en réalité, le mal métaphysique.

"La souffrance naît toujours d'un désordre essentiel dans la pensée (...) Toutes nos souffrances sont causées par ce sentiment qui nous pousse à vivre isolés et en dehors de la nature. Peut-être n'est-il pas téméraire de dire que les pires maladies sont les maladies de l'esprit. Celles-ci se guérissent fort difficilement. Car les bourraches ni les huiles ne peuvent rien contre elles".

Il explique la genèse visionnaire :

"Par quelles mystérieuses voies ai-je été amené au lieu dans lequel j'ai pu voir les mouvements de la terre, et la forme future de l'humanité ? Nul doute que je n'en fasse quelque jour, le récit. J'ai gardé le souvenir précis de la disposition d'esprit dans laquelle je me suis trouvé aux différentes époques de mon travail. Quand j'ai écrit l'Annonciation, poème confus, bucolique et confidentiel, j'avais l'âme altérée de beauté éternelle. Un grand désordre était en moi".

Son prophétisme ne pouvait commencer que par "l'Annonciation".

C'est une âme mystique, alliage de religion et d'Art, souffrante comme celles de tous les mystiques de la cruelle réalité, de la matière

qui la retient au sol comme un lest douloureux.

"J'étais frappé à la fois par l'appréhension du mystère dont je redoutais la splendeur et par l'horrible abjection des réalités vivantes. (...) Quel homme n'a pas éprouvé, à une minute de sa vie, en même temps que l'horreur du monde, le sentiment de sa beauté, en qui de telles émotions, si contradictoires, n'ont-elles point jeté comme une ombre, l'éternel regret des dieux mort!"

"Autrefois, je croyais détester l'univers. Je vis bientôt mon erreur. Il y avait malentendu. Dans le fond de mon âme, je sentis frémir et trembler une perpétuelle adoration. La mélancolie elle-même n'était causée que par l'indifférence où l'univers paraissait me tenir. J'étais plein d'extase en présence du ciel, de l'eau et des nuages brillants".

Mais cette âme mystique par nature ne connaît pas Dieu. Elle souffre et aspire dans sa douleur vide : "Un grand désordre était en moi". C'est le temps de la soif, l'âme altérée se tend vers un inconnu, prête à y marcher. C'est la différence entre l'âme mystique et l'esprit positiviste qui nie l'existence de ce qu'il ne peut toucher, il ne croit pas aux stigmates tant qu'il n'a pas plongé son doigt inquisiteur dans la plaie.

### Deuxième phase

Les yeux se déssillent. Son désir confus reçoit un jet de lumière. On peut situer cette période vers 1895 avec l'Hiver en Méditation qui est le récit de sa conversion fulgurante, plus de tourment causé par le désordre du monde, plus de mal du siècle, c'est l'extase, l'éblouissement. Ah! certes, d'autres tourments vont les remplacer, d'un autre ordre. Le mondain connaît-il la douleur comparable à la souffrance mystique et le chevalet de torture du prophétisme. Par essence, la mystique se cache dans les replis de l'âme et la divinité impla-

cable impose au prophète de parler au peuple. Dieu ordonne, sans lui donner le moyen de violer les libertés de ce peuple indifférent et hostile, il sait - le malheureux prophète - que sa parole n'aura que l'effet immédiat d'exaspérer la populace qui ne lui prodiguera en retour qu'horions et jet de pierres.

Il ne faut pas savoir le futur de nos actions, nous sommes nés pour accomplir quelques-unes et nous remplissons un devoir aveugle, nous n'avons pas le droit de nous taire si la parole nous est donnée. Maurice Le Blond voit son camarade engagé dans le processus irréversible, "il se crée du rôle poétique une conception pontificale et messianique". Ce que confirme Saint-Georges :

"En un mot, nous avons perçu les rythmes essentiels du monde, et à notre tour, par la puissance des musiques et le charme verbal, nous les propagerons parmi la tribu des hommes".

L'Hiver en Méditation marque un temps important dans la littérature. Profession de foi, cri romantique ? C'est un long poème en prose ou de la prose poétique, comme vous voudrez. La recherche esthétique n'est pas seule en cause : le rythme, la musique sont secondaires, ils soutiennent une forte pensée. Malgré tout profession de foi esthétique, la forme n'en peut être négligée. Le poète déroule sous nos pieds en un tapis de velours des phrases pailletées d'or. Pour nous rapprocher de son culte soudain découvert : la nature devient une liturgie.

"Le rôle d'un poète, quel qu'il soit, n'est point de repétrir le monde, mais d'en purifier les blancheurs de ciels, les azurs, les villages, les coquillages salins. Infuser son sang aux vieilles races décrépites, leur restituer l'aspect des dieux.

"Dieu a disparu du monde. La terre, les plantes, les métaux et l'humain travail le remplacent; voilà les objets de nos cultes".

Bouhéliier n'est pas un penseur qui cherche à forger un système cohérent, son âme religieuse ne trouve plus Dieu dans la création, orpheline, la nature prend le sceptre divin. Il la sacre Reine. "Le sang qui roulait dans le flanc des anges, se trouve tout à coup descendu en nous". Les anges sont morts dans le linceul de leurs ailes. Le Dieu disparu n'a plus que faire de messagers, nous serons, nous poètes, les messagers entre la déesse terre et les humains couronnés.

"Les peuples se sont délivrés. Leur triomphe les rend dignes des dieux. Ils ont renversé sur eux-mêmes le trésor d'extase et de flamme dont ils environnaient les anges".

Et pourtant, la révolution qui s'abat sur la tête des rois, qui réduit à l'impuissance les prêtres, quitte ses frontières pour faire la guerre à Dieu, non dans l'esprit bêta de ceux qui proclament pour se tranquilliser qu'il n'existe pas et que les cieux sont vides, mais pour conquérir son royaume revenant de droit à ses fils. Nous ne voyons pas pourquoi nous changerions de langue et de symbole puisqu'à partir de ce jour ils sont à nous. "Un boulanger qui pétrit l'âtre et blanche farine offre aux plèbes du monde la plus pure hostie. Adorons-le".

Le bain sanguinaire de 89 fut la passion du genre humain, et ça n'est plus la croix que devrait arborer le genre humain mais la Sainte Guillotine. "Après 94, quelques héros ont pu reprendre la pureté antique d'Adam". C'est un baptême qui efface l'originel péché.

Bouhéliier est un prophète, qui n'a rencontré qu'une fois le Seigneur. Ses exégètes le nomment Pan, mais lui ne peut donner un nom à la réelle vision. Ce qu'il a vu il le l'a pas lu dans les livres et le Dieu entrevu ne s'est pas nommé. L'exaltation de Retté est bien surfaite quand il s'écrit: "Oyez la bonne nouvelle: le Grand Pan ressuscite!"

Qu'il eût vu telle ou telle forme divine,

toujours est-il qu'il en resta ébloui. Ce mot revient souvent sous sa plume. Pendant sa période de voyance, il eut la "révélation" de la nature dans un sens quasi-biblique. Il en resta longtemps éberlué. Saül resta céciteux après avoir contemplé le Seigneur, pour un instant de vision du Soleil de Gloire. Bouhéliier fut quelque peu moins aveuglé, n'ayant, au dire de certains, contemplé que le "Grand Pan", mais l'impression était forte. La nature pour les poètes ne parle que le grec et un peu le latin. Cérés parle aux driades et les petits satyres évoluent dans une lumière virgilienne. Bouhéliier nous fera croire à la réalité de sa mystique naturaliste en ne chargeant pas son texte de mémoire livresque, les termes religieux glissent du biblique au chrétien. On ne peut l'accuser de reminiscences, son éducation fut essentiellement agnostique.

Nous n'en sommes pas encore à retrouver l'orthodoxie chrétienne dans ses paroles, mais déjà un parfum évangélique. Les poètes ont été chercher bien loin sous le ciel d'Hellade ce qui éclate dans l'atmosphère de nos livres les plus sacrés.

L'hiver est là, il va en profiter pour l'employer au mieux. Dieu n'a-t-il rien créé que de nécessaire ?

"Clarisse (5); aimez cette ardente réclusion acariâtre et si ascétique! La monotonie de l'hiver sollicite la méditation. C'est pour le recueillement du monde qu'à été créée cette pluvieuse, glaciale et maussade saison. Elle convie à la solitude" (6).

Sans être chrétien, il découvre certaines vues cachées derrière le bloc de la doctrine :

---

(5) Sa confidente n'évoque-t-elle pas la chère Philotée de l'Introduction à la vie dévote de Saint-François de Sales ?

(6) L'Hiver en Méditation.



l'immense communion des êtres qui rendent le Dieu invisible présent à nos yeux. Des mots inclus dans le rite vont à nos coeurs par de longs détours. Lui découvre le sens primitif de communion, répété à satiété :

"C'était le moment de la communion. O Clarisse, j'ai passé des journées dans mon âme, et vous ne me parliez même point, tant vous me respectiez, ardente petite épouse! Mais le repas, au crépuscule, nous assemble indistinctement. La fraction du pain m'extasia. A cause d'aromatiques hosties il nous était facile de renaître l'un dans l'autre. Mon sang et ma chair tressaillaient".

La communion à deux, puis la famille communie : "O la huche pesante de fruits mûrs, la salle de repas, l'antique table en hêtre où s'accoude, s'assemble une famille. Là s'accomplit la communion".

Et puis la création entière "communie". Une mythologie de la nature ne lui parle pas en symbole, le divin qui lie les êtres entre eux lui apparaît. Ce divin n'est pas une force aveugle, ce divin est intelligence, et nous pouvons y participer de tout notre être, communions avec l'univers :

"Car nous sommes, les uns et les autres, ici et là, perpétuellement, sur le point d'être transfigurés et prêts à redevenir des dieux. Toutes nos splendeurs dépendent d'une purification".

Bouhéliier n'est pas un esthète, il pénètre dans le domaine de la beauté par l'ascèse, la purification du regard, l'humilité devant l'unité parfaite qui relie les individus.

Mais des doutes viennent l'assaillir, car ce dieu est vague, indistinct, révélé dans son oeuvre mais secret dans son être :

"Quoi! toute la ferveur que m'inspire le monde n'aboutirait qu'à des blasphèmes, aux malé-

dictions et à la laideur. O mers magnifiques et verdâtres, frais coteaux qu'étreignent des tremblements d'arbres, antiques pins des sonores forêts prairies et vous, bons paysans, bucoliques pasteurs de la péninsule, hommes des rivières, pêcheurs prodiges, combien je vous aime et comme vous m'êtes chers! Vous le présez en votre âme, car quelques-uns m'ont vu frémir, et l'ivresse du monde soulève ma poitrine! Vous savez mon attente, mon doute".

Oh! il lui échappe bien des mots imprudents que l'exaltation non contrôlée par la théologie laisse passer dans son crible aux mailles larges : "Le monde est la substance de Dieu". Que le panthéiste ne se réjouisse pas trop, ce mot ne sort pas de la bouche d'un thomiste, le substantif lui a échappé, et contredit le contexte.

Un rapprochement est toujours banal et souvent inadéquat, mais peut servir en faisant image à mieux cerner l'impression que nous en avons. L'Hiver en Méditation est du "Zarathoustra" écrit par un Rousseau devenu pieux sur ses vieux jours. Les trois points réunis peuvent illustrer la nouveauté de ce livre peu banal qui marque un point décisif au tournant des esprits.

### Troisième phase

Le temps d'après la vision est décisif. N'était-elle qu'une hallucination fugitive de l'esprit, qui va courir ailleurs, prendre d'autres routes; ou bien va-t-elle imprégner l'homme, lui tatouer l'âme pour la vie ?

Bouhéliier entre dans la deuxième phase de l'alternative. Certes le temps va arrondir les angles, effacer mollement les demi-teintes, mais l'esprit de méditation ravivera les effaçages, redressera les affaïssements. Bouhéliier restera le candélabre de son rêve, le précheur inécouté et obstiné.

Sans entrer dans le giron reposant d'une



Eglise, Bouhéliier absorbait le divin, il en sentait la présence dans toute la création, il ne pouvait le nommer, faute de quoi, il lui donnait des noms mythologiques qui ne trompèrent que les observateurs superficiels. Déjà dans sa "méditation en hiver", le désir prend corps :

"Une idée à cent mille aspects, autant que Protée, comme la nature même. Sa véracité est complexe. Vraiment le plus futile axiome à tous les attributs, les sens que peut prendre Dieu (7). Ce fut afin de s'exprimer (8) que celui-ci sculpta des coquillages marins, de tragiques nations; d'ardentes collines rouges dévorées de roses, des soirs, des pirates, des bergers, ce fin brin de paille pesant de parfums, Marie et Swedenborg, moi et vous, des lauriers, de rocailleuses grottes grondantes d'eaux glaciaires, toute la magnifique mer qui s'ébroue aux plages pures, glauques, traversées d'orages! - Tant d'objets disparates ne traduisent qu'une pensée de Dieu. Personne, d'ailleurs, ne la comprend de même façon" (9).

Un chrétien, un artiste chrétien, un mystique

---

(7) Dieu, une force inconnue qui anime la créature est cause d'elle-même et distincte. Malgré qu'il en ait, sa pensée est religieuse, il ne peut s'en détacher. Il dit bien en conclusion de son Hiver en Méditation que lorsqu'il dit : "Dieu il pense Nature". Et que pense-t-il lorsqu'il dit "Nature" ? La "Nature" selon le contexte a deux sens précis : une force supérieure créatrice, une passivité créée. En terme chrétien : un dieu créateur (il n'est pas que cela) et une création. Son instinct l'éloigne d'une conception gnostique : nature naturelle et nature naturée, ou d'un panthéisme qui identifie Dieu et la création.

(8) La création est l'oeuvre d'une force créatrice distincte.

(9) op. cité.

chrétien, ne pourrait désavouer ce texte. La rigueur des termes n'y est pas, mais il ne se voudra jamais philosophe, il ne donne la primauté ni à la Justice de Dieu, ni même à sa Bonté. L'unité se fait visible à ses yeux dans la grandeur, l'harmonie, l'héroïcité, trois aspects de la Beauté.

L'Hiver en Méditation exprimé en style extatique est le roman d'un voyant. Dans la zébrure d'un éclair, il a reçu la vision de l'infinité des liens qui unissent tous les êtres de la création, animés ou inanimés. Ce fil d'Ariane si ténu, arachnéide, se nomme, avec l'inflexion particulière de chaque idiome de la terre : Beauté. Aucun vocable ne peut aller au-delà de ce mot ontologique et expérimentiel. On a beau le pourchasser avec les délicatesses poétiques, avec l'arme blanche de la sibylline philosophie, les roueries de l'esthétique scientifique, il échappe. Cerné, il perd son translucide, se salit au contact du substantif, de l'adjectif, si aériens soient-ils.

Bouhéliier était une âme candide. L'intrigue était si étrangère à sa nature qu'il sut à peine la prononcer. Il vit ses compagnons du premier jour se détacher de lui sans comprendre pourquoi. Il n'apprit que trente ans plus tard les manoeuvres d'André Gide pour attirer à la N.R.F. les talents qui gravitaient autour du Naturisme. Il ne comprit pas les appels qui lui étaient faits. Le "bonhomme" lui était antipathique, ce motif lui suffisait pour refuser toute collaboration, brisant ainsi sa carrière. Que ne fût-il devenu pouliné dans le haras Gallimard ?

"Je m'étais engagé dans la carrière des Lettres comme dans un ordre religieux, ou dans un service public. Je jure y être entré avec une telle candeur que je n'y voyais rien d'autre. L'idée de rencontrer en mes camarades des rivaux disposés à me faire du mal ou dont j'aurais à déjouer les affreuses intrigues ne m'effleurait point" (10).

Il poursuivait une idée : "la communion". Les hommes qu'il enviait n'était pas ceux qui étaient "arrivés", mais ceux qui avaient aboutis, une page de l'Introduction à la vie de grandeur, nous dit qu'elle est la grandeur de l'homme de lettres :

"C'est dans ce désordre des sentiments que les hommes de mon temps se sont présentés et qu'il leur a fallu retrouver les routes de la communion. Des sables en avaient recouvert les traces effacées. Péguy, ni Barrès, ni Philippe, ni Magre, ni aucun des meilleurs parmi ceux que j'ai rencontrés au cours de ma vie n'en avaient appris de leurs maîtres l'itinéraire. Ils ont fait de leur mieux dans ces ténèbres où les avait égarés la folie de l'heure et, comme ils étaient généreux et braves de nature et qu'ils avaient le désir de sortir le siècle d'une pareille fange, ils ont, pour la plupart, été au socialisme, dans leurs premiers pas, du moins. Ils n'ont pu y demeurer. Dans ces cadres de grossièreté et d'intolérance, il n'était possible qu'à des âmes basses d'en accepter la tutelle. Péguy a fini au pied de la Croix, et Barrès s'y fût prosterné s'il eût davantage vécu. Il est bon de dire que Maurice Magre s'est instruit dans l'occultisme et qu'il a cherché dans les Livres des grands Hindous la lumière longtemps désirée en vain. Pour Philippe, que n'eût-il pas fait s'il n'avait été rappelé de bonne heure à l'Eternité!"

Bouhéliier voit avec stupeur ses amis se lancer dans des croisades sociales alors que le monde n'a besoin que d'un surcroît d'âme pour s'éveiller à la vie.

Pour définir la pensée incomprise de Saint-Georges de Bouhéliier et le sens précis de Naturisme, une phrase de lui au soir de sa vie nous éclaire :

---

(10) Introduction à la vie de grandeur.

"ayant dessein de porter Jeanne d'Arc à la scène, je me rendis à Domrémy".

"Elle (Jeanne) allait écouter les fées et, sous l'humide feuillée du Bois Chenu, il lui arrivait également d'entendre ses saintes (...) c'était en même temps, pour elle, comme d'ailleurs pour tous ses contemporains, une chose NATURELLE et, dans cette société à la fois terrienne et peuplée d'Esprit, elle se sentait de plain-pied avec les plus grands".

Ce Naturisme, Bouhéliier, le cherchait dans notre précieux passé et chercha en vain à le communiquer à des contemporains sourds à la Beauté et sourds à la Grâce.

Aurélien Marfée.

